

Luc Arkansas

Les Germes Titillants

40

3 POEMES

EVIDENCES

Tant de bavardages stériles et exponentiels !
Comment pouvons-nous encore se poser la question ?
De tout l'univers, nous serions exceptionnels !
Voilà une fameuse aberration !

Pourquoi, parmi les myriades d'étoiles,
Autant de planètes et de galaxies,
Serions-nous les seuls, l'unique vie, sous le voile
Des immenses cieux. Quelle ineptie !

Désormais, il est clair, il se vérifie
Que les bases fondatrices partout sont identiques, ma foi.
D'ailleurs, et je m'en glorifie,
Constatez que je suis bien là, moi !

Taratata ! Pourquoi ne serions-nous point pareils ?
Ou à tout le moins semblables ?
Voici ce que j'ai à dire pour votre conseil :

Êtes-vous étourdis, vous les terriens ?

Peuple pourtant grand et certes vénérable.

Voyons, réfléchissez, chers humains ;

Avant que de pouvoir vivre, ni rien fabriquer,

Ne faut-il pas un esprit ?

Ne faut-il pas des mains ?

Je suis bien aise de tout vous expliquer,

Bande de nazes et d'engourdis !

L.A. 1993.

UN DIFFEREND

Malgré son jeune âge, Samil
Etait déjà un statuaire réputé.
On venait même de la ville de Goumégilil
Pour lui proposer son visage à copier.

Un jour, il réalisa le portrait de THumesclin.
C'était un vieux et riche marchand.
Mais, une civile contestation de lui vint ;
L'ouvrage s'avérait bon pourtant.

Ce Thumesclin, remonté et hargneux,
Ne voulait point payer l'artiste.
Il reconnaissait un travail certes besogneux,
Mais prétendait que son visage y était triste.

Il fallut soumettre le problème au sultan.
Lequel rendait justice quelquefois.

Par sa bonté, ce seigneur était grand ;
Et sa parole en tout faisait foi.

Un jour de marché, sur la grand-place,
Se tint le fameux procès.
Thumesclin se montrait de glace,
Tandis que Samil brillait par ses succès.

Lorsque le sutan les appela,
Thumesclin dut s'expliquer sur son grief.
Ce buste ne me ressemble pas !
Dit-il. Je ne puis donc assurer son fief.

La foule protesta à grandes voix :
C'est faux ! Il ment ! Le portrait est bon !
En effet, dit le souverain, il est parfait, ma foi .
Où est l'erreur ? Où la vois-tu donc ?

Pardon, grand Seigneur, s'exclama le plaignant,
Vois-tu cette " fortune " sur ma joue gauche ?
Eh bien, il me la faite à droite, ce fainéant !
Sûr qu'avec cela, le bonheur il me fauche !

Ceci est parfaitement idiot ! dit le monarque.
Mais, pour te convaincre, voici un miroir.
Et, vérifie, ainsi que je le remarque
Que ton grain se trouve là-même où chacun peut le voir.

Aussi, quand la main droite je lève,
Ne vois-tu pas ta " fortune " en face ?
Mais si ! Mon coeur se soulève !
Pourquoi une pareille chose se passe ?

En rien miroir ne saurait mentir.
Et c'est comme tel que je t'aperçois.

Maintenant, pour attester de ton repentir
Le prix du buste, tu donneras deux fois.

La foule heureuse de cette bonne justice
Applaudit avec force et grande joie.
Sachez, avant de vous plaindre d'un préjudice ,
Que jamais rien n'est clair avec un bon droit.

L.A. 1979

Luc Arkansas

Les Germes Titillants

46

3 POEMES

LE VIEUX POETE

Face au lycée Montaigne,
En bonne ville de Vence,
Il y a un jardin où règnent

Les roses, en complète abondance.

Ces lieux sont charmants
Et abritent une maisonnette
Que l'on nommait d'antan :
" Le nid du poète ".

Effectivement, un poète vivait là.
Un vieil homme, calme et doux, solitaire,
Que chaleureusement les enfants saluaient, voilà.
Une affaire peu ordinaire.

Il faut dire qu'il se montrait généreux
Attentif, voire joueur,

Et, bien que de fortune il eut peu,
Il nourrissait les fugeurs.

Aussi, il portait une longue barbe,
Qu'aux jours d'hiver, il enroulait sur le cou,
Et de n'y toucher, chacun prenait garde,
Car il n'aimait point cela du tout.

Or, disait-on, ce brave homme
Parmi ses poèmes cachait un secret.
Tiens donc, qu'on me le nomme !
Répliquait-il aux perroquets.

Mais, comme tout finit par se savoir,
Je vous en livre ici les faits.
Longtemps, avant cela, un soir,
Un curieux étranger, au regard morne et défait,

Etait venu frapper à sa porte.
Il quémandait quelque secours.
Au col, là-haut, sa machine était morte
Et, égaré, il s'avouait perdu pour toujours.

Bien sûr, le bon poète abrita l'inconnu,
Le réconforta, le nourrit,
Sans jamais parler de sa venue.
Très tôt, ils devinrent amis.

L'un vivait sur la lune,
Et l'autre arrivait d'ailleurs,
D'une étoile rouge et brune.
Quoi de meilleur ?

De son ami, le poète apprit bien des choses ;
De celles qu'on n'imagine pas.
Si loin pourtant, la vie était rose ;
Bien mieux l' on vivait là-bas.

Hélas, le bonheur ne vient pas vieux.
Arriva le jour où le poète dut mourir.
Au jardin, l'inconnu l'enfouit de son mieux.
Puis, il referma la porte avant de partir.

Pourtant, le sage, jamais ne fut retrouvé.
L'inconnu, sans doute, avant de fuir au loin,
Parmi les étoiles l'avait-il expédié.
J'en suis, pour ma part, absolument certain.

L.A. 1969.